

Ghassan Salhab : « Au Liban, on n'est jamais tranquille »

Le cinéaste évoque dans « La Vallée » le chaos qui secoue son pays

ENTRETIEN

Héritier d'une tradition européenne de la modernité cinématographique, incarnée par Robert Bresson, Jean-Luc Godard ou Michelangelo Antonioni, un temps identifiée comme le chef de file d'une nouvelle génération de cinéastes libanais, née des décombres de la guerre, Ghassan Salhab, 57 ans, est l'auteur de six longs-métrages de fiction, d'une poignée de films essais, de documentaires, de livres et d'installations.

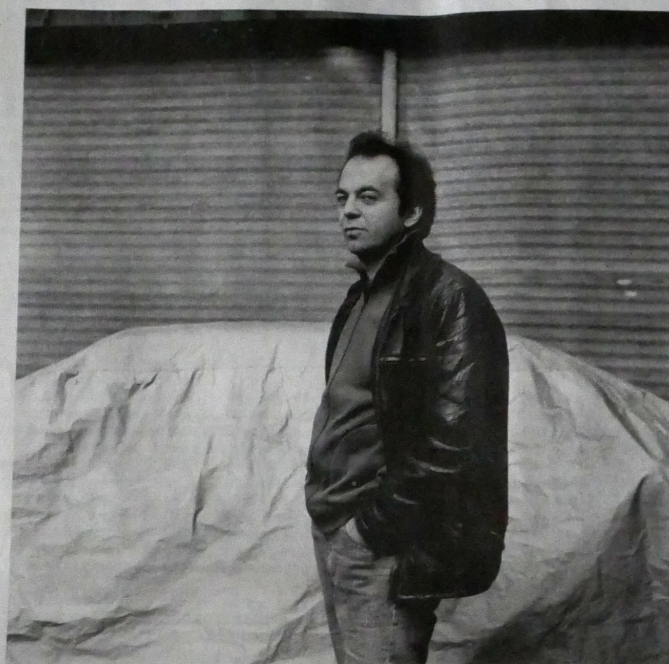
« La Vallée » est le deuxième volet de ce que vous appelez un triptyque, commencé avec « La Montagne ». Quel est le propos de ce triptyque ?

Je préfère l'appellation « triptyque » à celle de « trilogie », oui, parce que j'aime la peinture. Ce sont des films travaillés par le désastre ou la catastrophe. Chacun est déterminé par un rapport à la géographie, et par la présence d'une menace, toujours larvée, qui travaille le corps et l'esprit. Mais tout cela est plus organique que réellement théorisé. Au début du film, on ne sait pas qui sont les personnages. On peut penser qu'il s'agit d'activistes politiques. Et puis, finalement, c'est le contraire : des individus qui n'ont rien en partage, sauf l'activité de production de drogue... Ce qui fait communauté chez eux, c'est le possible gain. Chacun constitue une possible menace pour les autres. On est au-delà de la dislocation.

Le film met en scène une situation de guerre et convoque la question, brûlante au Liban, des réfugiés...

Chez nous, on n'est jamais tranquille, mais, aujourd'hui, ça déborde de partout. Au Liban même, il y a une guerre régulière, que l'armée et le Hezbollah mènent contre le Front Al-Nosra. Chaque jour, il y a des bombardements. A l'endroit où l'on tournait, dans la plaine de la Bekaa, on les entendait. Les réfugiés syriens ont commencé à arriver au moment du tournage, en 2013. On avait beau être dans cet endroit perdu au milieu de nulle part, ça vous rattrape. Sur la route que l'on prenait tous les jours pendant le tournage, il y avait un campement de Bédouins. Au fur et à mesure, je voyais des tentes bleues s'ajouter, ces tentes que les Nations unies mettent à disposition des réfugiés.

Que représente la plaine de la Bekaa, où vous avez tourné le film ?



Ghassan Salhab, en 2011. EDOUARD CALUPEL/PASCO

« Les réfugiés syriens ont commencé à arriver au moment du tournage, en 2013 »

C'est à la fois une plaine et une vallée verte. Elle est enserrée d'un côté par la chaîne du mont Liban, de l'autre par l'Anti-Liban, derrière lequel il y a une partie de la Syrie et d'Israël. Sur le plan symbolique, c'est paradoxal. C'est le grenier du pays, et en même temps c'est une zone frontalière, jamais tranquille. Il y a des plantations de haschisch, et, avec les guerres, des laboratoires de drogue – cocaïne, héroïne – s'y sont développés.

Les couleurs du film sont éclatantes, ce qui contraste radicalement avec « La Montagne » qui était en noir et blanc...

Durant les guerres libanaises, au cours de mes va-et-vient entre Paris et Beyrouth, j'avais été frappé par le paradoxe entre la guerre et l'éclat de la Méditerranée, du bleu du ciel... Dans *La Vallée*, je voulais que la lumière, l'éclat des couleurs, traduisent la force du lieu. Je cherchais ce même contraste avec la situation. Pour cela, on a beaucoup joué avec les éléments qui nous ont été très favorables. Je les considère un peu comme des signes.

Les animaux aussi font signe...

Ils font largement partie de la mythologie et de la psyché humaine – on oublie qu'on fait partie de la nature depuis qu'on la manipule comme bon nous semble. Il m'est arrivé de voir deux fois des bêtes sentir un terrible orage. Et j'ai décidé qu'elles présentaient aussi les guerres. Je ne suis pas croyant, mais les signes sont partout.

Le film aura attendu trois ans avant de sortir en France. N'est-ce pas long ?

Il est sorti en Allemagne en 2015 et au Liban. Et il a été beaucoup vu en festivals. On rale beaucoup sur les films de festival, mais quatre projections de *La Vallée* à la Berlinale, cela représente près de 2000 spectateurs. Ce n'est pas rien ! Beaucoup de salles ont fermé dans le monde, et avec les multiplexes, les cinémas de galeries commerciales, elles changent de nature. Les films sont devenus plus nomades.

Vous avez grandi au Sénégal, avez vécu en France où vous revenez régulièrement. Pourquoi ce besoin de tourner coûte que coûte au Liban ?

D'abord, ce n'est pas si difficile de tourner au Liban. Nous ne sommes pas en Syrie ou en Irak. Ensuite, je suis plus à l'aise quand les zones ne sont pas claires. Plus que jamais, ce qui se passe au Liban en dit beaucoup sur le chaos du monde, de l'impossible coexistence du commun et de l'individu. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ISABELLE REGNIER

« Eastern » antonionien dans la plaine de la Bekaa

LA VALLÉE

QUELLES NOUVELLES DU LIBAN ? Sombres, très sombres. Quand bien même Ghassan Salhab y met, plastiquement, le paquet. Superbe film que *La Vallée*, d'une beauté, d'une langue, d'un désespoir criants. Et encore une fois l'histoire d'un revenant. Cela fait vingt ans et six longs-métrages que Salhab – maître et prodige d'un nouveau cinéma libanais qui n'a in fine jamais échos – nous raconte des histoires de types qui reviennent au pays sans le – ni s'y – reconnaître. Des paumés, des vampires, des ermites, des amnésiques, happés par une terre-mère devenue no man's land après s'être gorgée du sang de ses enfants.

Le type, cette fois, fonce en voiture dans un semi-désert environné de contreforts montagneux, sectionne un serpent, se crashe sur le bas-côté. De tout cela, seul le serpent est visible, frétilant en deux parties distinctes, et le reste seulement donné à entendre. Epure biblique, qui met elliptique-

ment le mal au début des choses. L'homme qui, on le sait, a partie liée avec lui vient après. Sauf qu'il ne goûte même plus à l'éden. On le découvre pantelant, ensanglanté, sortant de l'ornière et commençant à marcher. Il va tomber sur un groupe, deux hommes, deux femmes autour d'une voiture en panne, réparer le véhicule d'un geste miraculeux, tomber dans les pommes.

Composition au cordeau

La suite est réduite à un huis clos. Ils l'ont ramené avec eux, l'interrogent, il a perdu la mémoire, ils le séquestrent. Il faut dire que ces gens, courtois, bien mis, à l'occasion rieurs, cultivant le beau (superbe maison isolée dans la vallée de la Bekaa) et le bon (repas épicuriens), sont des trafiquants de drogue. Rien d'autre ne sera dit. Davantage sera montré, par une succession de plans frontaux et surcadrés, composés au cordeau, baignant dans une lumière iconique. Les réfugiés sur le chemin qui mène à la maison, le rapace qui tourne dans le ciel, les frondaisons qui se détachent sur l'horizon,

les courbes suggestives des deux femmes du groupe, le désir comme un appel, l'amour comme un remords, les mecs nerveux et armés sous les chemises, les corps dédoublés, moirés, les animaux qui s'affolent, la radio qui se brouille, la guerre qui revient enfin, pour cette fois tout anéantir.

Sur ce fond échatologique se détache un *eastern* antonionien, calé sur une BO pointue (Cynthia Zaven, Giya Kancheli, Silent Servant, Cheb Ahmed Zergui, Joy Division), qui permet quelques magnifiques arabesques dansées. Pour le reste, suivez l'accidenté : il a perdu la mémoire, on l'a attaché à une chaise, il ne dit mot, mais ne consent rien, il déclenche le futur et le fait advenir aujourd'hui. C'est l'Antéchrist, le double du cinéaste empêché, l'artiste enragé d'un temps devenu inhumain. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film libanais, de Ghassan Salhab. Avec Carlos Chahine, Carole Abboud, Fadi Abi Samra, Mounzer Baalbaki, Aouni Kawas, Yumna Marwan (2 h 14).